



HAL
open science

Une musée d'histoire face à la question raciale : l'international Slavery Museum de Liverpool

Renaud Hourcade

► To cite this version:

Renaud Hourcade. Une musée d'histoire face à la question raciale : l'international Slavery Museum de Liverpool. *Genèses. Sciences sociales et histoire*, 2013, 3 (92), pp.6-27. 10.3917/gen.092.0006 . hal-01136017

HAL Id: hal-01136017

<https://hal.science/hal-01136017v1>

Submitted on 14 Sep 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Un musée d'histoire face à la question raciale :
L'*International Slavery Museum* de Liverpool**

Renaud Hourcade

CRAPE-ARENES - Centre de Recherches sur l'Action Politique en Europe

Version de pré-publication (pre-proof)

Pour toute citation se référer à la version publiée :

Hourcade Renaud, « Un musée d'histoire face à la question raciale : l'*International Slavery Museum* de Liverpool », *Genèses*, 2013/3 n° 92, p. 6-27.

DOI : 10.3917/gen.092.0006

URL : <http://www.cairn.info/revue-geneses-2013-3-page-6.htm>

Résumé

Inauguré à Liverpool en 2007, l'*International Slavery Museum* traite de l'histoire de l'esclavage et de ses « héritages ». Dans une ville qui fut le principal port négrier européen, cette initiative participe d'une politique des minorités visant à offrir une forme de reconnaissance à la population noire de la ville et au-delà. Cet article retrace la genèse de ce musée et analyse les cadres de sa mise en récit de l'esclavage. Il souligne le rôle décisif joué par le contexte local, marqué par un conflit racial exacerbé, dans les appropriations et usages du passé.

Un musée d'histoire face à la question raciale : L'*International Slavery Museum* de Liverpool

Renaud Hourcade

Rouage essentiel du système esclavagiste, le commerce triangulaire a vu plusieurs dizaines de milliers de navires déporter environ 12 millions de captifs africains vers l'Amérique. Initiée au XVI^{ème} siècle par les Portugais, la traite négrière a atteint son apogée au XVIII^{ème} siècle, alors que Britanniques et Français y prenaient la part la plus active. Les armateurs du port de Liverpool, dans le nord-ouest de l'Angleterre, ont joué un rôle central dans ces échanges, hissant leur ville en quelques décennies au rang de capitale du commerce négrier européen¹. A l'instar des autres ports du trafic triangulaire, les autorités de Liverpool ont longtemps été peu enclines à mettre en avant ce passé. Cependant, depuis les années 1990, des expositions abordent ce thème et un vaste musée entièrement consacré à ce sujet a pris place sur les quais de la ville en 2007, alors que la Grande-Bretagne célébrait officiellement le bicentenaire de l'interdiction de la traite négrière. L'*International Slavery Museum* de Liverpool offre une présentation historique générale des mécanismes de l'esclavage transatlantique. Il s'intéresse également à ses répercussions et prolongements dans les sociétés contemporaines, tels que la permanence de stéréotypes racistes ou la persistance de formes de travail forcé. Assumant une posture engagée, l'ambition affichée de ce musée est de contribuer au changement social. La reconnaissance d'une identité noire « positive », la lutte contre le racisme, la valorisation du multiculturalisme de la société britannique sont ses objectifs explicites. International par son objet, national par son statut institutionnel et ses financements, ce musée incarne néanmoins l'aboutissement d'un processus spécifique de localisation du passé esclavagiste, associant la prise en compte du rôle historique particulier de Liverpool à des constructions identitaires complexes, propres à la ville, où s'entremêlent l'identité locale et l'appartenance raciale (Nassy-Brown, 2005).

Sa position au carrefour entre l'histoire académique et les usages sociaux du passé rapproche l'*International Slavery Museum* de l'évolution de nombreux musées du monde anglo-saxon, depuis

1 Sur toute la durée de la traite britannique, Liverpool aura armé 45 % des expéditions négrières britanniques, assurant dès les années 1750 sa domination sur les places rivales, Bristol (19 %) et Londres (28 %). A la veille de l'interdiction de ce commerce (1807), ce sont près de 80 % des navires négriers britanniques qui partent des rives de la Mersey (Richardson, Tibbles et Schwarz 2010)

une trentaine d'années. Elle les a conduit à être de « moins en moins *sur* quelque chose et de plus en plus *pour* quelqu'un », comme le notait Stephen Weil à propos des musées américains, c'est-à-dire orientés dans le sens de la satisfaction des besoins de reconnaissance d'une communauté particulière (Weil 1999). Aux Etats-Unis, les représentations véhiculées dans les musées d'histoire ont été l'objet de critiques croissantes de la part des minorités ethniques à partir des années 1970. La Grande-Bretagne, l'Australie et le Canada ont connu dans les décennies suivantes une évolution semblable. Les minorités traditionnellement marginalisées par l'institution ont mis en question son pouvoir de légitimation, exercé à travers la mise en récit d'une identité nationale plus ou moins inclusive, ou plus largement dans les séparations qu'il opère entre « Nous » et « les Autres » (de L'Estoile 2010). Ces critiques ont eu de l'écho parmi les responsables de musées. A la fin des années quatre-vingts, rappelle Moira Simpson, plusieurs conférences et publications ont contribué à diffuser de nouvelles représentations professionnelles en popularisant de l'intérieur la critique d'un musée fait par et pour les élites blanches et perpétuant, dans l'ordre culturel et symbolique, des effets de dominations coloniaux ou esclavagistes (Simpson 1996). Dans les anciens territoires coloniaux que sont l'Australie ou le Canada, musées et expositions historiques ont été alors progressivement mis au service de professions de foi multiculturalistes cherchant à associer les minorités coloniales au récit national. Même si les demandes des minorités y ont été moins fortes, notamment en France (Poulot 2008 : 238), certains musées d'Europe ont pris pour objectif l'intégration à la nation de certains exclus du « nous » communautaire, colonisés, immigrés ou descendants d'esclaves (Thiesse 2010). Le « Musée de la culture du monde » de Göteborg (2004) cherche à inscrire l'immigration récente dans l'identité nationale suédoise. En Grande-Bretagne, c'est en se montrant respectueux du regard des minorités postcoloniales et de la complexité des héritages que le *British Empire and Commonwealth Museum* (2002) aborde l'histoire impériale du pays (de L'Estoile, 2007 : 98-99). A Paris, la Cité nationale de l'histoire de l'immigration (2007) rattache les différents flux migratoires au roman national français, en valorisant l'intégration. L'*International Slavery Museum* appartient lui aussi à cette catégorie de musées cherchant à amender le récit national pour élargir son étendue à des segments jusqu'alors marginalisés de la population.

Retracer la genèse de cet établissement permet de porter un regard empirique précis sur la manière dont les musées sont devenus, dans la Grande-Bretagne « multiculturelle » des années quatre-vingt-dix à deux mille, un instrument de la politique des minorités. Les jeux d'acteurs que ces nouvelles missions du musées impliquent, les pratiques concrètes de muséographie auxquelles elles aboutissent y apparaissent de manière nette. Plus largement, la croyance partagée par de nombreux

professionnels selon laquelle « les musées possèdent la capacité de façonner les valeurs collectives et les visions du monde social » (Luke 2002 : xiii) peut également être étudiée à travers ce cas d'étude. L'apport spécifique de cette analyse réside cependant dans la mise en évidence du rôle de l'échelle locale dans un processus souvent envisagé selon la seule perspective nationale. Notre hypothèse, en effet, consiste à tenir les développements spécifiques du conflit racial à Liverpool pour un facteur essentiel d'appropriation localisée du passé esclavagiste, poussant le musée à s'investir dans un rôle d'inclusion symbolique, avant que cette direction ne soit confortée par les orientations de la politique mémorielle nationale britannique des années 2000.

Cet article entend détailler les étapes de ce processus, en prêtant une attention particulière à la manière dont les acteurs locaux, militants ou professionnels, s'approprient les nouvelles représentations du rôle social du musée d'histoire, les intègrent dans leurs modes d'action et stratégies, et orientent concrètement le changement du discours muséographique. L'analyse s'appuie sur une enquête de terrain réalisée entre 2008 et 2012, comprenant la consultation de documents internes et d'archives de presse, le recueil de témoignages à travers une quinzaine d'entretiens semi-directifs et plusieurs visites du musée. La première partie de l'article s'intéresse aux appropriations de l'esclavage par la communauté noire de Liverpool et analyse l'émergence de mobilisations à ce sujet. La seconde retrace les mécanismes qui ont amené les acteurs des musées à ce saisir d'un nouveau rôle social, à l'échelle locale de Liverpool dans les années quatre-vingt-dix puis nationalement à l'occasion du bicentenaire de 2007. Enfin, la dernière partie met en lumière les transformations concrètes du récit muséographique liées aux objectifs sociaux de l'*International Slavery Museum* et qui en font, selon les mots de son directeur, un « *museum with a cause* »².

Question raciale et constructions mémorielles : appropriations militantes localisées de l'esclavage

Faisant suite à des décennies de silence ou de désintérêt, diverses initiatives prenant pour objet l'histoire de l'esclavage transatlantique voient le jour dans les années 1990. A l'échelle internationale, le programme de l'Unesco « La Route de l'Esclave », est à l'origine de nouvelles politiques muséographiques et patrimoniales, en particulier en Afrique et en Amérique (Araujo 2012). Au même moment, les ports négriers d'Europe commencent à se tourner vers leur passé. Si la ville de Nantes fait figure de pionnière avec « Les Anneaux de la Mémoire », une grande exposition consacrée au commerce négrier et à l'esclavage (1992-1994), les enjeux du racisme et

2 Entretien avec le directeur de l'*International Slavery Museum*, mai 2010.

de l'identité noire y restent marginaux. Ailleurs pourtant, la pression des populations noires locales se révèle souvent décisive. Dans les ports britanniques de Liverpool et Bristol, la « redécouverte » du passé négrier est ainsi d'emblée fortement rattachée à la question raciale. A Bristol, au milieu des années 1990, les célébrations de l'exploration des Amériques suscitent la protestation d'associations caribéennes, pour qui elles occultent l'esclavage, dans lequel cette ville a pris une part active (Chivallon 2005, Kowaleski Wallace 2006). L'anthropologue Jacqueline Nassy-Brown relate qu'à Liverpool, « le cinq-centième anniversaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb horrifiait les Noirs » qu'elle fréquentait, réalisant à l'époque une enquête à leur sujet (Nassy Brown : 169). Leurs origines africaines ou antillaises poussent ces habitants à se considérer comme des « descendants d'esclaves ». Si cette expression n'est pas toujours juste sur le plan généalogique, elle prend son sens, aux yeux des militants, du point de vue de l'héritage racial : celui des stéréotypes et de l'oppression racistes nés avec la traite négrière et perpétués depuis dans les structures sociales.

Le rapport au passé négrier dans le mouvement noir de Liverpool

Les mouvements qui agitent les ports négriers prennent place à un moment particulier pour la communauté noire de Grande-Bretagne, celui où, étant passé du statut de population migrante à celui de minorité nationale, elle s'efforce d'écrire son histoire et de définir ses frontières. Les publications influentes de Peter Fryer (1984) puis de Paul Gilroy (1995) témoignent d'une mobilisation intellectuelle à ce sujet, tandis que l'importation du *Black History Month* – un programme d'activités culturelles autour de l'identité noire né aux Etats-Unis – en est une autre indication (1987). L'esclavage fait ainsi son entrée au patrimoine de la « blackness » promue par les mouvements culturels ou militants, tandis que s'affirme une sensibilité particulière vis-à-vis de sa représentation dans les musées, les expositions, les commémorations. A l'image de ce qui se passe aux Etats-Unis, la marginalisation de « leur » patrimoine est alors inévitablement perçue comme un aspect qui s'ajoute aux autres formes de marginalisation (MacDonald 2009). A Liverpool, l'écho de l'esclavage résonne très peu dans les représentations publiques du passé mais très fortement dans les représentations identitaires de la minorité noire de la ville. La « plus vieille communauté noire d'Angleterre », comme ses militants la présentent, est aussi l'une de celles qui souffrent le plus des inégalités raciales. L'origine du peuplement noir de Liverpool remonte au rôle central de cette ville dans l'économie maritime de l'empire, au XIX^{ème} siècle (Frost 1999, Costello 2001). Parmi les travailleurs du monde colonisé que le port attire, un nombre important d'Africains et d'Antillais sont engagés par les grandes compagnies de commerce maritime assurant les liaisons

intercontinentales. Par la suite, les vagues de migrations qui accompagnent l'industrialisation, le développement du port et les appels à main d'œuvre des deux guerres mondiales augmentent cette population d'origine africaine ou antillaise. Dans les années 1990, elle est évaluée à « entre 12 400 et 18 000 personnes », dont la moitié serait « *Black British* », c'est-à-dire de nationalité britannique, souvent depuis plusieurs générations (Small 1991). Par souci de rappeler cette enracinement généalogique, la désignation de « *Liverpool-born Blacks* » émerge dans le vocabulaire militant à partir des années 1970. Les Noirs « autochtones » tiennent aussi par là à souligner leur différence : contrairement aux migrants récents, les problèmes qu'ils rencontrent ne relèvent en rien de difficultés culturelles ou linguistiques. Nés à Liverpool, la seule chose qui les sépare du reste de la population est leur exposition à un rejet chronique, fondé sur une stigmatisation ancienne et qui se perpétue en dépit même d'un haut degré de métissage.

Tout au long du XX^e siècle, des tensions raciales scandent la vie du port, se faisant plus fortes dans les moments de crise économique et de pénurie de travail. Dans les années 1970, le déclin de l'activité portuaire frappe particulièrement la population noire. Les discriminations redoublent les difficultés d'accès à l'emploi ou au logement et entretiennent un sentiment d'exclusion vis-à-vis du reste de la ville. Le quartier où réside une grande partie de la population noire, Granby (désigné souvent aussi sous le nom de « Toxteth » ou par son code postal : Liverpool 8) n'est pas à proprement parler un « ghetto » mais il cumule les mauvaises statistiques en matière de chômage ou d'échec scolaire. A l'été 1981, des violences s'y produisent, mettant aux prises jeunes habitants et policiers. Ces « émeutes de Toxteth » sont semblables à celles qui touchent à la même époque d'autres villes de Grande-Bretagne, prenant leur source dans la marginalisation socio-raciale de certains quartiers. C'est pour lutter contre cette situation que la communauté noire de Liverpool commence à s'organiser en tant que telle, dès les années 1970. La *Liverpool Black Organisation* relaye des revendications dans les domaines de l'accès à l'emploi et du logement. Le *Consortium of Black Organisations* et le *Black Caucus* prennent le relais dans les années 1980, livrant un combat acharné contre le « racisme institutionnel » qui touche selon eux les politiques municipales ou l'action de la police. Un conflit très virulent oppose ces organisations au Conseil municipal en 1983-1985, alors que la ville est dirigée par des membres de *Militant*, une tendance marxiste du *Labour* que la communauté noire accuse d'immobilisme en matière de politiques raciales (Liverpool Black Caucus 1986 ; Ben Tovim et alii 1986).

La conscience du passé négrier de Liverpool intervient à plusieurs niveaux dans les représentations identitaires des *Liverpool-born Blacks*. Elle relève en premier lieu d'une perspective généalogique

où s'exprime un devoir de respect envers des ancêtres identifiés comme des victimes de ces événements :

« Mon père était un Africain originaire du Sierra Leone. Il a probablement perdu de la famille à cause du commerce des esclaves. En fait, c'est le cas de tous les Africains. L'histoire commence à se savoir, grâce aux enseignements de l'histoire orale africaine... il y a des récits de gens, de membres de la famille, qui sont capturés, emportés et ne reviennent jamais. J'ai perdu de la famille... Et je ne sais pas qui étaient mes ancêtres du côté africain, lesquels ont été perdus... je ne sais pas »³.

Pour d'autres, dont les aïeux viennent des Caraïbes, le lien généalogique est encore plus évident : « La ville est remplie de gens qui sont nés en Jamaïque, à la Barbade, Sainte Lucie ou n'importe quelle autre îles des Caraïbes, nous sommes les véritables descendants de gens réduits en esclavage »⁴. Cette forme d'appropriation de l'esclavage grandit dans les années 1980 à mesure que se renforce la conscience identitaire d'appartenir à une communauté singulière⁵. Elle s'exprime avec une force particulière lorsque les responsables des musées de Liverpool annoncent vouloir aborder cet épisode (à la suite d'un processus que nous détaillons plus loin). Dans un climat de suspicion, marqué par le refus de laisser écrire l'histoire de l'esclavage par des institutions « blanches » jusqu'alors « insensibles », Maria O'Reilly, la porte-parole du *Liverpool Consortium of Black Organisations* fait valoir une forme de propriété sur ce passé : « Je pense que cette exposition doit adopter notre point de vue, parce que c'est quelque chose qui nous est arrivé à nous. Nous avons été pris, nous avons été assassinés et nous avons fait la richesse de Liverpool »⁶.

Qu'ils soient directement descendants d'esclaves ou non, les *Liverpool-born Blacks* mobilisent le passé négrier de la ville dans une seconde perspective. Elle leur sert de grille de lecture du racisme et des discriminations comme faisant historiquement partie de la mentalité locale, des visions du monde profondément enracinés dans l'identité génétique de l'ancienne capitale du commerce négrier. Significativement, les tous premiers mots d'un militant très actif, lorsqu'on l'interroge sur la mémoire de l'esclavage à Liverpool, sont pour mentionner le racisme qui habiterait la ville : « D'abord, il faut savoir que Liverpool est une ville très raciste »⁷. La traite négrière est mobilisée par les militants locaux comme un élément patrimonial de leur identité noire, mais aussi, ainsi que

3 Entretien avec Katherine, Liverpool, juillet 2010. Cette femme âgée d'environ 70 ans, ancienne infirmière puis formatrice dans le domaine des relations raciales, est une militante de longue date de la lutte antiraciste. Elle est née à Liverpool dans un foyer métissé, économiquement modeste mais relativement politisé.

4 Entretien avec John, Liverpool, juin 2010. Ancien ouvrier des transports, syndicaliste, également issu d'un foyer métissé de Liverpool, John a été très actif dans le mouvement noir de Liverpool dès les années soixante.

5 L'activisme mémoriel que développent les *Liverpool-born Blacks* à partir des années quatre-vingts peut aussi se comprendre comme un moyen de souligner l'entremêlement de leur histoire avec celle du port et de distinguer ainsi leur légitimité d'appartenance de celle des migrants plus récents.

6 « Slavery haunts the Old Dock », *Liverpool Daily Post*, 13 décembre 1991.

7 Entretien avec John, Liverpool, juin 2010.

le relève Jacqueline Nassy Brown, comme un attribut de l'identité blanche locale. Pour illustrer ce sentiment de continuité entre passé et présent, le cas d'Yvette est cité par l'anthropologue. Issue de la minorité noire de Liverpool, cette femme d'une vingtaine d'années dit avoir soudain « compris le racisme qu'elle avait toujours connu » lorsqu'un éducateur lui a parlé de l'importance du commerce des esclaves pour le développement de la ville. « Leur soif de connaissance [du passé], écrit Jacqueline Nassy-Brown, est animée par la conviction que leur ville est la ville la plus raciste de Grande-Bretagne. En construisant l'identité de Liverpool à travers cette histoire dramatique, ces acteurs font de l'esclavage le signifiant ultime de la *whiteness* locale » (Nassy Brown 2005 : 162-165).

La mise en cause des musées

Dès lors que l'esclavage occupe une place aussi centrale dans les représentations, toute occultation ou relativisation apparaît comme une offense collective. Le silence vis-à-vis de la traite négrière dans les représentations « officielles » du passé est de moins en moins accepté à mesure que se développe la conscience identitaire de la minorité noire locale. Jeune activiste à la fin des années 1970, Katherine a le sentiment de récits du passé volontairement « mensongers » : « Il y avait un déni énorme dans la ville... de tout ce qui avait à voir avec l'esclavage. (...) J'ai commencé à lire plus à ce sujet, et je me suis rendue compte que même à l'université, ils ne voulaient toujours pas parler de cette histoire. J'étais effarée des mensonges des enseignants... C'était dégoûtant qu'ils mentent comme cela ! [...] »⁸. A partir des années 1970 et 1980, les musées sont placés en première ligne face à l'exigence de « vérité » qui se fait jour (Small 2011 : 121-122). A Liverpool, les regards se tournent vers les objets issus de la domination impériale qui peuplent les collections, notamment les Bronzes du Bénin, exposés par le *Liverpool Museum*. Issus du pillage du palais royal du Bénin par les troupes coloniales britanniques, en 1897, leur exposition est jugée offensante. D'autres sections du musée sont accusées de perpétuer les stéréotypes coloniaux, en particulier sur l'Afrique et les Africains. Commentant les « images de sorciers et de huttes » que montre le *Liverpool Museum* dans sa section africaine, l'écrivain d'origine pakistanaise Tariq Mehmood les juge « comme le reste de l'exposition, dégradantes et insultantes, car elles montrent une Afrique statique, sombre, mystérieuse et passive – non moderne, ne se battant pas, ne luttant pas pour aller de l'avant (...) ». Toute l'exposition, conclut-il, est « raciste jusqu'à la moelle » : « c'est une insulte non seulement pour la communauté noire de Liverpool, mais pour nous tous » (Mehmood 1990 : 29).

8 Entretien avec Katherine, juillet 2010.

A côté des vestiges coloniaux, le refoulement de l'esclavage dans les musées est l'autre partie du réquisitoire dressé par les militants de la communauté noire. Par crainte de favoriser les caricatures et les stigmatisations ou par simple désintérêt, les musées d'histoire de Liverpool ont en effet longtemps abordé la période négrière de manière très superficielle. Le *Liverpool Museum*, musée généraliste établi à partir de riches collections impériales, a présenté un espace consacré à l'histoire locale à partir des années 1970. De l'épisode négrier, on ne trouve alors que « quelques chaînes et à peine plus d'une étiquette », selon les mots d'un conservateur (Tibbles 1996). En 1984, un nouveau musée entièrement consacré à l'histoire maritime de Liverpool est inauguré sous le nom de *Merseyside Maritime Museum*. Il est placé sous l'égide de *National Museums and Galleries on Merseyside*, une structure culturelle nationale qui est créée au même moment pour prendre la responsabilité des musées de la ville – c'est à ce jour encore la seule branche « régionale » de *National Museums*, l'entité du ministère de la culture en charge des musées nationaux. Le nouveau musée maritime n'entraîne qu'une amélioration mesurée de la situation. L'esclavage et le commerce triangulaire y font l'objet d'un traitement peu approfondi, privilégiant les aspects économiques. La critique publiée par le *Museums Journal* souligne que s'en tenir à questionner la contribution de l'esclavage à la prospérité de Liverpool, comme le fait le musée, dénote un coupable manque de sensibilité. C'est, juge l'auteur, « une insulte adressée à ceux dont les cris ont résonné dans les navires qui levèrent l'ancre de ce rivage. C'est aussi une nouvelle insulte faite aux descendants de ces esclaves qui vivent aujourd'hui sur cette île [l'Angleterre] » (Mehmood 1990 : 27-28).

L'un des responsables de l'époque reconnaît aujourd'hui que l'approche de ce musée, centrée sur le développement économique du port, « ne permettait pas d'aborder l'esclavage de manière adaptée ». Mais face aux critiques de la communauté noire, il se souvient que la première réaction a été de défendre l'exposition : « Pour être honnête, nous avons été un peu lents... Nous n'étions pas aussi sensibles que nous aurions dû l'être, à ce stade »⁹. Dans son étude des « musées postcoloniaux », Moira Simpson observe que l'implication des minorités dans les expositions qui les concernent a été graduellement approuvée par les responsables de musées, à partir des années 1970 aux Etats-Unis, et dans la décennie suivante en Grande-Bretagne. Par là-même, les conservateurs de ces pays ont accepté une nouvelle définition de leur mission, orientée désormais vers la « satisfaction des besoins » des communautés autrefois marginalisées dans les représentations de l'histoire (Simpson 1996). C'est un virage que *National Museums and Galleries on Merseyside* prend dans les années 1990-1991, quand est décidée la construction d'une nouvelle

9 Entretien avec Tony Tibbles, ancien conservateur du Musée Maritime, juillet 2010.

exposition permanente dédiée à l'esclavage, une démarche à laquelle la communauté noire locale est étroitement associée.

Le musée comme instrument de la politique raciale : stratégies locales et nationales

La question des stéréotypes raciaux liés à l'histoire occupe une place éminente dans la naissance de l'exposition « *Transatlantic Slavery: Against Human Dignity* », inaugurée en 1994 au sein du Musée Maritime. L'importance de cet enjeu est perceptible tant dans les méthodes mises en œuvre par l'équipe du musée qu'à travers les angles de l'exposition elle-même. A cet égard, le discours muséographique, orienté vers le respect et la reconnaissance de la minorité noire, paraît mobilisé comme un instrument de la politique des relations raciales.

Une adaptation des pratiques muséographiques

C'est probablement dans le rapport de Lord Gifford, publié en 1989, qu'est dessiné de la manière la plus claire le lien entre représentations muséographiques de l'histoire locale et politique raciale. Commandée par la mairie de Liverpool, l'enquête dirigée par Anthony Gifford, pair héréditaire du royaume, a pour but d'éclairer les raisons des émeutes de 1981. Il doit proposer des solutions durables aux tensions entre la communauté noire, la police et les services municipaux. Le rapport voit dans le soulèvement de « Toxteth », comme pour ceux qui se sont produits au même moment à Bristol et Brixton, un signe de la relégation sociale qui touche particulièrement les minorités ethniques. Mais il propose un tableau particulièrement sombre de l'état des discriminations à Liverpool, estimant que la ville connaît un « racisme particulièrement horrifiant » (Gifford 1989). Parmi des propositions multiples, les auteurs notent qu'un changement d'approche au Musée maritime contribuerait à restaurer la confiance de la communauté noire dans les institutions locales, en donnant un gage d'attention à un passé qui lui est sensible. Le côté officiel du rapport en fait un élément déterminant dans la réorientation du musée, selon Anthony Tibbles. L'écho de ses propositions est d'autant plus grand qu'elles interviennent à un moment où la vision du rôle des musées est en transition, parmi les professionnels mais également pour les acteurs politiques. Très net aux Etats-Unis, mais perceptible également en Grande-Bretagne, ce « changement de paradigme » (Anderson 2004) redessine les objectifs et les missions des musées d'histoire par rapport aux conceptions dominantes jusqu'aux années 1970. Encouragé par les associations professionnelles comme la *Museums Association* en Grande-Bretagne, ce musée « réinventé » obéit à des maîtres-mots tels que la responsabilité sociale, l'ouverture à des publics diversifiés, la

participation. Sa mission éducative est renforcée par rapport à celles de conservation et de présentation (Hooper-Greenhill 1994). La centralité surplombante du savoir académique est contestée par des approches plus relationnelles, soucieuses de donner la parole au public et de multiplier les supports pédagogiques. Enfin, plans stratégiques, indicateurs de performance et enquêtes de public se multiplient pour contribuer au « nouveau management » (Kavanagh 1994) de musées dont les financements, issus d'organismes publics ou de fondations, dépendent désormais de la mesure de leur utilité sociale (Weil 1997). En Grande-Bretagne, cette « nouvelle muséologie », plus réflexive et centrée sur le visiteur (Ross 2004) continue de reposer sur l'ancienne mission d'éducation populaire traditionnellement confiée aux musées. Mais dans le contexte de sociétés diversifiées, la pédagogie de l'anti-racisme et du « multiculturalisme » entre à son programme. Il s'agit par ailleurs, comme le suggère le rapport Gifford, d'intervenir sur un plan plus symbolique, à travers la satisfaction d'une demande de reconnaissance portée par une communauté particulière.

« Si l'histoire de la population noire de Liverpool était connue d'un plus grand nombre, cela aiderait à éradiquer l'ignorance et les discriminations, et permettrait aussi de donner aux habitants noirs de Liverpool un sentiment de fierté dans leurs origines – une prise de conscience que loin d'être des parias, ils ont joué fièrement un rôle dans l'histoire de Liverpool » (Gifford 1989 : 29).

Dès 1990, la municipalité finance une première exposition sur la population noire de la ville. Elle est accueillie par le *Merseyside Museum of Labour History* (créé en 1986), dont l'une des conservatrices reconnaît qu'il s'agit « d'un sujet de première importance jusqu'alors ignoré par le musée », mais qui suppose cependant de parvenir à « briser la défiance des communautés ethniques pour des institutions qu'elles considèrent comme élitistes et racistes » (Knowles 1990 : 10). « Des rumeurs comme la présence de chaînes d'esclaves ou de têtes réduites, cachées dans les caves du musée, font partie du folklore de la communauté noire locale », observe la conservatrice avant de souligner que le principal problème soulevé reste la trop faible reconnaissance du rôle de Liverpool dans la traite négrière au sein du Musée Maritime. L'exposition *Staying Power. The Black Presence in Liverpool* présentée en 1991 au *Merseyside Museum of Labour History* a pour but d'apaiser ces tensions. Un soin tout particulier est apporté à susciter « l'implication active des communautés dans la présentation de leur propre histoire ». Plus encore, il est vital, écrivent les conservatrices, que « l'exposition adopte une perspective noire » (Knowles et Van Helmond 1991 : 16-17). Un comité directeur composé « uniquement de Noirs à l'exception d'[elles-mêmes] » permet de s'en assurer.

La même stratégie est mise en œuvre au Musée Maritime lorsque celui-ci met en chantier son projet

d'exposition permanente sur l'esclavage, sous l'impulsion de Richard Foster, directeur des Musées de Liverpool. Les financements sont assurés par une contribution de la fondation Peter Moores, habituée du mécénat culturel, mais dont c'est le premier projet dans le domaine de l'esclavage. Ce mécène, un riche homme d'affaires, aurait été déterminé à combattre le « tabou » lié à l'esclavage en devenant propriétaire d'une ancienne plantation sur l'île de la Barbade¹⁰. Bien que les conservateurs ne l'aie pas envisagée immédiatement, l'implication de la communauté noire locale paraît rapidement nécessaire pour dissiper la suspicion naissante. Les membres de la *Confederation of Black Organisations* déplorent en effet une décision prise « loin au-dessus de leurs têtes »¹¹, ravivant la méfiance envers un musée jugé depuis longtemps ignorant de la « sensibilité » de la communauté noire locale, et qui, de surcroît n'emploie dans ses équipes qu'un nombre très réduit de Noirs (Small 2011 : 123). Ils exigent donc – et obtiennent – voix au chapitre. Le musée met d'abord en avant le soutien de figures éminentes de la cause raciale, comme les parlementaires Bernie Grant et Lord Pitt of Hampstead ce dernier étant placé à la tête d'un comité consultatif (*advisory committee*). Relatant avoir dû « marcher sur des œufs » dans cette « ville de militants », c'est avec peine que ces parlementaires, eux-mêmes « descendants d'esclaves », parviennent à nouer le contact et dissiper les craintes¹². Des chercheurs d'origine antillaise et africaine sont invités à collaborer, de même que certains leaders communautaires. Enfin, des réunions sont organisées, à Granby, entre les conservateurs en charge de l'exposition et des membres de la communauté noire.

La « *Transatlantic Slavery Gallery* » de 1994

Sous l'influence de ces consultations, le thème de l'exposition s'élargit, pour aborder non plus seulement la traite négrière, mais bien l'ensemble du système esclavagiste et ses conséquences à une échelle globale. Le récit s'appuie sur quatre personnages, présentés dans leurs costumes traditionnels africains : une femme Yoruba, deux enfants, l'un Fante et l'autre Igbo, et un homme Asante. C'est à travers leur histoire qu'est conté l'esclavage, avec l'Afrique comme point de départ – un décentrement par rapport à la narration habituelle centrée sur l'Europe. Le mot d' « esclave » (*slave*) est évité au profit de « personne réduite en esclavage » (*enslaved people*), afin de restituer leur identité à des hommes et femmes « qui étaient aussi fermiers, marchands, prêtres, soldats, orfèvres, musiciens ; maris et femmes, pères et mères, fils et filles ; Yoruba, Igbo, Akan ou Congo » (Tibbles cité dans Dann et Seaton 2001 : 114) ». L'épisode du « *Middle Passage* » – la traversée de

10 Entretien avec un conservateur du Musée Maritime, mai 2010.

11 « Anger as slave trade exhibition set for city », *Liverpool Daily Post*, 13 décembre 1991 ; « Blacks “ignored” over Liverpool plan for gallery on slave trade », *The Guardian*, 4 février 1992.

12 « Chains of Shame », *The Times*, 20 octobre 1994.

l'Atlantique par des captifs enchaînés à fond de cale – est évoqué par la recreation d'une soute de navire négrier, faite de bois, de jeux de lumière et de voix enregistrées déclamant un témoignage de cette expérience. Ce n'est pas la première fois qu'un musée britannique s'efforce de « faire vivre » la traversée au visiteur. A la même époque, le *Wilberforce Museum* de Hull met en scène huit mannequins de plâtre, à taille humaine, visages souffrants, entassés dans les prisons de bois de la cale d'un négrier, tandis qu'une bande sonore diffuse gémissements, râles et grincements du navire en mer (Oldfield, 2007 : 123). Vidéos, dioramas, lectures de témoignages abondent dans l'exposition de Liverpool, tant pour compenser la relative rareté des objets historiques légués par les esclaves que pour susciter l'empathie du visiteur. C'est ensuite au système des plantations que s'intéresse le musée, mettant en parallèle leur développement avec celui des grands ports européens au cœur des échanges transatlantiques. Dans sa partie finale, l'exposition laisse une grande place aux « héritages » (« *legacies* »), soulignant combien la « diaspora africaine » doit faire face à la persistance des stéréotypes raciaux. Un écran vidéo, placé non loin de la sortie, permet d'entendre des membres de la communauté noire de Liverpool en témoigner.

Tous ces éléments composent une exposition assez représentative des orientations de la politique muséographique au début des années quatre-vingt-dix, quand les musées s'intéressant à l'esclavage assument l'objectif de « pourvoir, en partie, aux besoins intellectuels et émotionnels des minorités, principalement les Noirs » (Oldfield 2007 : 124). Sans cesser de faire de l'histoire, ils s'engagent dans un rôle de « musées de mémoire », structurés par les problématiques dominantes du présent. Cette tendance se renforce nettement après l'élection d'un gouvernement travailliste en 1997. Son mot d'ordre d' « inclusion sociale » se traduit en effet dans la politique nationale en faveur des musées à travers les consignes du *Department for Culture, Media and Sports* (DCMS), dont découlent les possibilités de financement. « L'inclusion sociale doit être un objectif de la politique des musées publics » annonce le gouvernement, ajoutant qu'ils se doivent de « consulter les personnes en situation d'exclusion sociale sur leurs besoins et aspirations » et de « chercher à développer davantage leur rôle comme agents du changement social » (DCMS 2000). En avance sur ces consignes, la nouvelle exposition ne suscite pourtant que peu de débats à Liverpool (quelques courriers de lecteurs, dans la presse, regrettent la « mauvaise publicité » faite à la ville). Elle est néanmoins mise en cause dans d'autres sphères. La critique du *Guardian*, sous le titre « Enchaîné à l'autel des bonnes causes », pointe ainsi « le triomphe du choix de ne pas choisir » lorsque l'exposition indique que « les historiens ne sont pas d'accord sur le nombre d'Africains transportés à travers l'Atlantique ». Au vu des chiffres évoqués, allant de 12 millions à 100 millions « pour ceux qui s'inscrivent dans la perspective afro-centriste », le journal dit « voir clairement ce qui a pu

se passer : suffisamment de marge pour empêcher que les donateurs se retirent ou que la communauté noire se fâche »¹³.

Dans le cas de Liverpool, l'intervention des musées dans le domaines des « besoins intellectuels et émotionnels » de la communauté noire s'étend même en dehors de la sphère proprement muséographique. Le *Musée Maritime* entreprend, à partir de 1999, de commémorer l'esclavage chaque 23 mai, la date (anniversaire du soulèvement des esclaves de Saint-Domingue) retenue par l'Unesco comme journée internationale de souvenir. La cérémonie rassemble des élus, les acteurs du musée et des membres de la communauté noire de Liverpool pour une « libation traditionnelle africaine » organisée sur les rives de la Mersey. Une plaque informative est dévoilée sur les mêmes quais en 2003, également par le musée. Elle reste à ce jour le seul marqueur physique du rôle passé du port de Liverpool dans le commerce des esclaves.

Le moment 2007 : une mise en scène symbolique du multiculturalisme

Liverpool et Bristol, ports négriers, ou encore Hull, ville de naissance de l'abolitionniste Wilberforce, sont des lieux de mise en débat de l'esclavage et de ses héritages au début des années 1990. Cependant, en dehors de ces situations locales particulières, les évocations de cette période sont rares en Grande-Bretagne avant les années 2000. Quand elles existent, l'angle qui domine le rappel du passé se limite à la célébration de la politique abolitionniste précoce de la Grande-Bretagne (1807), présentée comme un acte de générosité dicté par les progrès de l'humanisme et du libéralisme parmi l'élite du pays. Ses promoteurs, les parlementaires William Wilberforce et Thomas Clarkson notamment, sont célébrés dès leur mort comme des « grands hommes » de la nation, courageux et exemplaires (Oldfield 2007). A l'approche du bicentenaire de l'abolition de la traite négrière, en 2007, ces représentations glorieuses se heurtent à celles que tentent de mettre en avant les communautés noires du pays. Alors que le gouvernement prépare une grande commémoration nationale, certains militants mettent en garde contre un nouveau « Wilberfest » – ainsi que certains opposants désignent ironiquement le culte de Wilberforce. Parmi les plus critiques, le groupe panafricain Ligali fait valoir qu' « une victime d'agression ne devrait pas commémorer le jour où son agresseur a décidé de cesser ses méfaits »¹⁴. Néanmoins, l'orientation rapidement donnée par Londres, où le gouvernement met sur pied un groupe de réflexion mêlant acteurs des musées, des médias, ONG et religieux, vise clairement à « changer la donne quant à la

13 « Shackled to the shrine of good causes », *The Guardian*, 24 novembre 1994.

14 Ligali, *Declaration of Protest to the 2007 Commemoration of the Bicentenary of the British Parliament Abolition of the Transatlantic Slave Trade*, Londres, The Ligali Organisation, 2005, p. 4.

façon dont l'esclavage est représenté en Grande-Bretagne » (Carvill 2007). Le premier document publié par le DCMS en 2006 met en valeur des aspects jusqu'alors marginaux de la mémoire nationale : l'impact du commerce des esclaves sur la croissance économique du pays, le rôle des luttes des esclaves dans le processus menant à l'abolition. Publié sous les signatures du ministre de la culture et de celui des relations raciales, ce même document s'efforce de promouvoir les politiques antiracistes qui feraient de la Grande-Bretagne « l'un des pays les plus progressistes au monde » (DCMS 2006). Le pays dispose en effet d'un important appareil législatif de lutte contre les inégalités raciales. Façonné depuis les années 1950 au fil de trois « *Race Relations Acts* », il se base sur la reconnaissance de la communauté noire comme minorité défavorisée (Bleich 2003). Cependant, le bicentenaire est indissociable des discussions en cours, à cette époque, sur les réussites et les échecs du modèle multiculturel britannique, dont certains développements sont jugés excessifs – particulièrement dans la foulée des attentats islamistes de Londres (Garbaye 2008). Pour le *New Labour*, la diversité issue des migrations postcoloniales doit continuer à être perçue comme une richesse, à condition cependant de favoriser la fidélité de tous aux valeurs centrales de la citoyenneté britannique. C'est à la lumière de ces objectifs politiques que peut s'interpréter l'ampleur donnée au bicentenaire, support idéal pour projeter l'image d'une nation rassemblée autour de principes communs, comme le multiculturalisme, la lutte contre le racisme et la défense des droits de l'homme. « Le bicentenaire est pour nous une occasion de reconnaître l'énorme contribution apportée à la nation par les communautés noires africaines et caribéennes », écrit le premier ministre dans une revue s'adressant au lectorat noir, avant d'exprimer des « regrets profonds » pour la période « honteuse » de l'esclavage¹⁵. Le souci d'arrimer le multiculturalisme à l'identité nationale donne un profil particulier aux commémorations, puisqu'elles mêlent des événements aussi classiques qu'une messe à l'Abbaye de Westminster en hommage à Wilberforce, en présence de la reine, à des cadrages mémoriels plus originaux, à l'instar de ce guide officiel du gouvernement abordant sur plusieurs pages les insurrections sur les navires négriers, les sabotages sur les plantations, la révolution haïtienne, la « guérilla » des Marrons de Jamaïque¹⁶. En dépit de ces incitations gouvernementales, l'innovation mémorielle n'est pas la règle dans tous les secteurs : dans de nombreux discours parlementaires comme dans les médias principaux dominant des récits « d'auto-congratulation et de fierté tournés vers la Grande-Bretagne blanche » et « d'innombrables évocations hagiographiques de Wilberforce » (Patton, 2009 : 279 ; Waterton *et al.* 2010).

15 Tony Blair, « The Shame of Slavery ». *New Nation*, 27 novembre 2006.

16 *Bicentenary of the Abolition of the Slave Trade Act*. 2007. Londres, HM Government / Department for Communities and Local Government.

L'approche du bicentenaire de 2007 suscite dans le monde des musées un véritable bouillonnement. Depuis les années 1990, les professionnels du secteur sont globalement acquis à l'idée que les musées d'histoire doivent se tenir le plus près possible de l'agenda des questions sociales. Au fil des nombreux échanges professionnels et tables rondes qui sont organisées durant l'année préparatoire, par exemple dans le cadre de la *Museums Association*, des cadrages communs s'élaborent et des normes se fixent¹⁷. La consultation des communautés noires locales devient une procédure incontournable de légitimation, généralement bien acceptée par les professionnels (Lynch 2007 ; Wilson 2010). Le plus souvent, ces musées s'engagent ainsi dans la voie d'une histoire-mémoire élargie de l'esclavage, selon un schéma narratif presque standardisé d'un établissement à l'autre. Il consiste à dépasser le seul moment « Wilberforce » pour s'intéresser à l'esclavage en lui-même, souvent dans ses connections avec l'économie locale (Cubitt 2009). La question des héritages occupe une large place. Elle est envisagée systématiquement à travers deux prismes : la question raciale et l'esclavage moderne (Smith *et al.* 2011).

A Londres – dont on souligne le rôle comme port négrier – de grandes expositions temporaires sont présentées à la *National Portrait Gallery* du palais de Westminster. A Bristol, le *British Empire and Commonwealth Museum*, qui comptait déjà parmi les pionniers sur la question, accueille dès 2006 une nouvelle exposition sous le titre « *Breaking the Chains* ». De nouvelles sections permanentes sont également inaugurées au *Museum of London*, au *National Maritime Museum* ou encore à la *William Wilberforce House* de Hull (Kowaleski Wallace 2009). A Liverpool, les opportunités ouvertes par le bicentenaire convergent avec le souhait de *National Museums Liverpool* de revoir de fond en comble les espaces consacrés à l'esclavage. L'idée d'un musée de plein exercice est défendue auprès de Londres par le directeur David Fleming et par le président des « *trustees* » du musée, Loyd Grossman, un entrepreneur et homme de médias bien introduit auprès du ministère de la culture. « Nous avons eu l'argent directement du gouvernement, plusieurs centaines de milliers de livres, ce qui est très inhabituel » rapporte l'un des acteurs impliqués dans le projet¹⁸. L'importance sociale et politique de ce projet, parfaitement en phase avec les nouveaux axes de la politique mémorielle nationale et qui repose en outre sur l'expérience de la précédente *Slavery Gallery*, n'est pas difficile à faire reconnaître également auprès du *Heritage Lottery Fund*, qui finance les opérations du bicentenaire.

17 Voir par exemple la table ronde « How will museums address the UK slave trade ? », dont des extraits sont publiés dans le *Museums Journal* de novembre 2006.

18 Entretien avec un conservateur du musée, juin 2010.

Un « *museum with a cause* » entre mission sociale et logique de marché

Dans les deux ans qui précèdent son ouverture, les équipes du musée consultent largement les responsables de musées qui abordent l'esclavage d'une nouvelle manière (notamment le *British Empire and Commonwealth Museum* de Bristol et le *National Maritime Museum* de Greenwich), des historiens spécialisés, ainsi que les membres des associations communautaires locales. Ces échanges permettent d'asseoir la légitimité locale du musée tout en affinant son propos. « Notre espoir et notre attente, écrit le directeur de *National Museums Liverpool*, c'est que nos jeunes gens, en étudiant les dégâts de l'esclavage transatlantique et d'autres formes contemporaines d'oppression, en viendront à rejeter le racisme comme une idéologie injuste, pernicieuse et corrompue »¹⁹. Au delà de sa cause anti-raciste, le musée de Liverpool trace symboliquement les frontières d'une appartenance en nourrissant le contenu identitaire de la « *Black Britishness* » et de sa déclinaison locale, la « *Black Liverpoolness* ».

L'esclavage comme « Black history »

Gravées sur le mur à l'entrée du musée, les paroles d'un esclave américain donnent le ton général de l'exposition : « Ils se souviendront que nous avons été achetés, mais pas que nous étions forts, ils se souviendront que nous avons été vendus, mais pas que nous étions braves ». Comme dans l'ancienne *Transatlantic Slavery Gallery*, le musée s'ouvre à la parole des « oubliés » de l'histoire en adoptant leur perspective. Pour ses conservateurs, « le nouveau musée doit proposer une image “positive” des Noirs, de leur histoire et de leurs héritages, de manière empathique et complète, sans se référer constamment à l'esclavage pour seule période de référence »²⁰. « Pourquoi les Africains ? » interrogent les premiers panneaux d'explication, avant de rappeler les préjugés moraux sur lesquels les marchands européens ont pu fonder leur entreprise. En réponse, des objets témoignant d'un artisanat raffiné sont rassemblés dans une vitrine : outils d'orfèvres, soies importées de Chine, armes délicatement décorées... « Les Peuls, Hausa, Igbo, Akan et bien d'autres peuples ont développé des cultures sophistiquées. L'Afrique « découverte » par les Européens au XV^{ème} siècle n'était ni attardée ni barbare comparée à l'Europe. Elle était simplement différente » proclament les textes, en vis-à-vis d'une « case Igbo » reconstituée avec l'aide d'habitants de Liverpool appartenant à cette ethnie. Les principes du commerce négrier transatlantique et de l'esclavage sont exposés dans la section suivante. Perles de traite, cauris, étoffes, maquettes de navires permettent de

19 David Fleming, Discours d'inauguration de l'*International Slavery Museum*, 22 août 2007.

20 International Slavery Museum, « Community and Learning Consultation Strategy », document interne, 2006.

comprendre le déroulement d'une campagne de traite. Des détails sont donnés avec l'exemple de l'*Essex*, parti de Liverpool en 1783, dont on peut consulter des documents de bord. Les retombées positives pour l'Europe du commerce triangulaire sont illustrées par le cas de Liverpool, au travers d'une énumération nominative de banques, entreprises et institutions publiques ou privées locales établies sur les profits de l'esclavage.

Dans la même salle aux éclairages tamisés, une grande maquette de plantation, des gravures et des dessins expliquent l'organisation du travail servile dans une plantation d'Amérique. L'accent est mis sur les dispositifs de contrainte et de punition, très présents dans l'iconographie, mais qui sont aussi évoqués par des objets réels (masques de métal, fouets, fers à marquer les esclaves...). Le texte qui les accompagne souligne que les esclaves se livraient à une multitude de gestes de rébellion, allant de l'infanticide au marronnage. Une grande partie des expositions organisées dans le cadre du bicentenaire de 2007 ont insisté sur cet aspect. Il témoigne du travail symbolique effectué par les conservateurs, soucieux de faire un portrait « qui valorise et qui inspire », à rebours de la passivité jusqu'alors prêtée aux esclaves (Cubitt 2010 : 146). Cette démarche est au cœur du musée de Liverpool davantage que dans tout autre musée. Une grande frise historique rappelle ainsi l'ampleur des actes de résistance et la profonde implication de Noirs dans les combats ultérieurs pour l'égalité. La vidéo d'un discours de Martin Luther King est diffusée, tandis qu'une vitrine présente un costume blanc du Ku Klux Klan, accompagné d'images de lynchages. Des coupures de presse et un casque de police classent les émeutes de 1981, à Liverpool, parmi les multiples développements d'une lutte universelle contre le racisme. Dominant la dernière section consacrée aux « héritages », une vaste fresque de portraits – Aimé Césaire, Barack Obama, Kwame Nkrumah ou encore Toni Morrison – compose un « mur des réussites noires » (« *Black achievers wall* »). Entrecoupée de citations marquantes, cette collection de portraits plaide pour la tolérance raciale tout en cherchant à « inspirer » le visiteur par des exemples illustres. Non loin, un panneau en triptyque est consacré à la communauté des *Liverpool-born Blacks* à travers « trois portraits de familles dont les ancêtres remontent aux Caraïbes et à l'esclavage ». Réalisé en partenariat étroit avec des membres de la communauté, son but est de « démontrer que la minorité noire locale a une longue histoire avec Liverpool et qu'elle a continuellement apporté sa contribution à cette ville »²¹. La trajectoire des *Liverpool-born Blacks* permet également d'illustrer l'une des caractéristiques profondes de « l'Atlantique noir », en reprenant la perspective de Paul Gilroy selon laquelle l'espace atlantique a été depuis trois siècles le lieu de brassages culturels incessants, fondateurs d'une « diaspora noire » profondément créolisée, multiple. La musique *soul* et la cuisine sont des exemples mis en valeur par

21 International Slavery Museum, « Community Consultation and Engagement Strategy », document interne, 2008.

le musée.

Le recours aux émotions

En 1995, une enquête commandée par le musée relevait avec satisfaction que la *Transatlantic Slavery Gallery* ne laissait pas ses visiteurs de marbre : les sentiments décrits se partageaient entre la tristesse (62 %), la honte (40 %), la culpabilité (31 %), le choc (25 %) et l'humilité (17 %) (Oldfield 2007 : 127). La stratégie d'exposition du nouveau musée s'inscrit dans la continuité, en faisant reposer sur l'empathie la force de son discours. Il s'agit de promouvoir la tolérance et la « compréhension mutuelle » en amenant le visiteur à s'identifier au sort des esclaves et de leurs descendants au moyen de dispositifs émotionnels. Parallèlement, les mêmes instruments servent à rendre l'exposition attirante, voire spectaculaire, ou dans les mots de certains conservateurs, à proposer une « expérience » au visiteur. « Ne vous trompez pas, insiste le directeur de *National Museums Liverpool*, ceci est un musée avec une mission, pas un espace neutre. [...] Il doit nous provoquer avec le même zèle électrisant que Martin Luther King mettait dans ses discours. »²² Si ce recours à l'émotion éloigne le musée des attendus d'objectivation qui fondent la démarche historienne, il va dans le sens de l'accroissement du nombre et de la diversité du public, un paramètre important pour assurer le succès dans un climat d'accès concurrentiel aux financements publics. La situation est donc propice à des innovations de médiation. Elles sont jugées d'autant plus nécessaires que les objets se rapportant aux esclaves sont rares et que de simples maquettes véhiculent mal le niveau de violence atteint. L'épisode du « passage du milieu » illustre bien la place de l'émotion dans la stratégie du musée. Pour aborder ce moment particulier de la traite négrière, une petite salle de projection a été conçue au cœur de la section sur l'esclavage. Le spectateur est placé, debout, au centre d'un spectacle à 360°. Devant et derrière lui, deux écrans diffusent des images resserrées, chaotiques. On y reconnaît furtivement une peau noire en sueur, un visage souffrant, des chaînes, des planches de bois... La brutalité de la traversée est rendue par ces plans vifs qui s'enchaînent en tremblant et par le son, entêtant, fait des râles des captifs et des grincements de la coque du navire, qui s'échappe de la vidéo. Le directeur du musée confirme que le cahier des charges fixé aux concepteurs du programme cherchait avant tout à atteindre les sens du visiteur :

« Nous voulions quelque chose qui soit assez viscéral, quelque chose qui pourrait susciter de l'émotion. Le but n'était pas de montrer un déroulement chronologique du sujet... Ma commande était : fabriquez de l'émotion, pour que le visiteur, vous, moi, ou n'importe qui,

22 David Fleming, Discours d'inauguration de l'*International Slavery Museum*, 22 août 2007.

en rentrant dans la pièce, quel que soit l'âge ou le profil, puisse au moins avoir une idée, ou ressente quelque chose. Par exemple, vous pourriez vous sentir attristé par ce que vous voyez, ou mis en colère, ou rendu malade par ce que vous voyez... Mais je veux que vous ressentiez quelque chose. »²³

De tels choix muséographiques font écho aux observations de Sophie Wahnich à propos de l'*Imperial War Museum* de Londres, où le visiteur est invité à « passer dans une tranchée où des bombes explosent, où des corps pourrissent, où les communications radio deviennent difficiles ». Se mettant à la place du soldat des tranchées, il peut « soit s'identifier à son héroïsme, soit compatir à sa souffrance » (Wahnich 2007). Dans le cas de l'esclavage, le recours au spectaculaire peut être vu comme un moyen d'établir une proximité avec des victimes qui, compte-tenu du temps passé, pourraient paraître distantes ou irréelles. Une logique similaire explique probablement le recours, fréquent, à des dispositifs de parole incarnée. Ainsi des casques permettent-ils d'écouter des témoignages d'esclaves, tirés de récits d'époque, concernant divers endroits et moments du système esclavagiste. Parfois, des films de reconstitution complètent le dispositif muséographique, à l'instar d'une projection montrant une femme, vêtue en esclave, qui raconte à la première personne les diverses humiliations de sa vie quotidienne. Plus loin, ce sont des Noirs d'aujourd'hui qui témoignent, sur de petits écrans, de leurs expériences personnelles du racisme et des discriminations.

Logique managériale et renouveau des usages du passé

Si, dans le contexte local et national que l'on a précisé, le prisme de l'identité noire et du multiculturalisme a permis la naissance du musée, des changements de hiérarchie dans l'agenda des causes sociales remettent en cause sa centralité. La mobilisation des Noirs de Liverpool a beaucoup perdu de son acuité depuis les années 1990. A l'échelle nationale, l'élan du bicentenaire de 2007 s'est dissipé, tandis que le multiculturalisme n'est plus au premier plan du débat politique. Comment, dans ces conditions, maintenir l'importance sociale du musée, qui conditionne son accès à des financements publics ? Beaucoup de conservateurs accordent leurs actes à l'idée que les musées sont devenus des acteurs d'un « marché » culturel, aux obligations semblables à celles d'une entreprise : communiquer, se faire connaître, innover pour nourrir le flux des visiteurs. En s'immisçant dans la gestion des musées, la logique managériale impose de corréler rôle civique et satisfaction d'une « demande ». L'équation semble devoir se résoudre, pour nombre d'institutions centrées sur l'esclavage, par un glissement vers le thème des « droits de l'homme ». C'est la voie

23 Entretien avec le directeur de l'*International Slavery Museum*, mai 2010.

qui se dessine pour l'*International Slavery Museum*, à travers « l'esclavage moderne » :

« Peu de monde va continuer à nous donner de l'argent sur l'esclavage, parce que c'est déjà ce qu'on fait. La dure réalité c'est qu'il faut inventer, investir de nouveaux domaines... Si vous ne faites pas ça, vous stagnez, et les autres progressent. Mais pour cela nous avons besoin de financements et de partenaires, et il y a bien davantage de partenaires qui sont intéressés par les droits de l'homme que par l'esclavage transatlantique. »²⁴

Une nouvelle salle d'exposition temporaire, ouverte en 2011, accueille des expositions sur le travail des enfants ou la prostitution. Bien qu'elle soit critiquée par les militants noirs – qui y voient une dilution du message du musée – et que les conservateurs peinent à mettre en lumière les continuités d'un esclavage à l'autre (Carvill 2007), la stratégie est fermement fixée. L'*International Slavery Museum* a créé et pris la tête d'une « Fédération des Musées Internationaux des Droits de l'Homme », un réseau destiné à regrouper les musées qui « se confrontent à des thèmes sensibles et controversés autour des droits de l'homme, comme l'esclavage, l'Holocauste et les autres cas de génocide, le sort des peuples indigènes »²⁵. Le musée sur l'esclavage de Liverpool reste un musée d'idées reposant sur l'exposition du passé, mais il opte pour une diversification des messages associés à l'esclavage transatlantique. Si elle lui permet de faire cause commune autour de valeurs moins politiques – du moins en apparence, car il s'agit toujours de promouvoir un certain ordre normatif – cette orientation accentue le caractère déterritorialisé et dé-historicisé de son discours sur l'esclavage. Ce faisant, ce musée national semble prendre ses distances avec une histoire et des problématiques locales auxquelles il a été, jusqu'ici, intimement lié.

Conclusion

L'entrée de l'esclavage au musée, après plusieurs décennies d'absence (Célius 1998), n'a pas simplement consisté à combler un vide dans les représentations publiques du passé. Elle a pris la forme d'une stratégie d'intégration symbolique de la communauté noire dans la société britannique. En 2007, « même les plus austères et les plus circonspects » des musées ont suggéré une « nouvelle façon d'être britannique », observe Elizabeth Kowaleski Wallace, en « réécrivant l'histoire de la Grande-Bretagne comme une nation multi-ethnique » (Kowaleski Wallace 2009). Si l'impulsion du bicentenaire est venue du gouvernement, à Liverpool, les musées locaux étaient déjà engagés depuis plus de dix ans dans une démarche similaire à l'échelle de la ville. L'intensité locale de la « question noire » dans les années 1980 avait en effet conduit les militants à voir dans l'« oubli »

²⁴ *Idem*.

²⁵ Selon la présentation qui en est faite sur son site internet : <http://www.fihrm.org/about>. Consulté en août 2013.

de l'esclavage une marque de mépris raciste. La localisation du passé, dans cette ville négrière, est passée d'abord par cette appropriation identitaire, mêlant intimement appartenance locale et appartenance raciale. Responsabilisés comme acteurs du changement social à la même époque, les conservateurs des musées de Liverpool ont voulu saisir l'occasion de contribuer à réduire les tensions raciales qui s'exprimaient dans la ville. Avec le soutien des pouvoirs publics, le discours muséal sur l'esclavage est alors devenu un levier de la politique des minorités, à l'échelle de Liverpool, puis progressivement de la nation, à la faveur du programme commémoratif de 2007. « Il est de plus en plus largement reconnu que les musées sont de puissants moteurs du changement social, à travers leur pouvoir d'éducation » jugeait David Fleming en inaugurant le nouveau musée. Si le pouvoir des musées n'a pas encore été précisément mesuré par des enquêtes, la croyance partagée dans leur potentiel a quant à elle des effets directs. L'*International Slavery Museum* doit sa naissance à l'idée qu'un musée peut transformer une réalité sociale aussi enracinée que le racisme. Son mérite politique immédiat, cependant, est d'incarner la considération morale qu'une société « multiethnique » porte à ses minorités.

Bibliographie

- Anderson, Benedict. 2006 [1993]. *Imagined communities*. Londres, Verso.
- Anderson, Gail (éd.). 2004. *Reinventing the Museum: Historical and Contemporary Perspectives on the Paradigm Shift*. Lanham, Altamira Press.
- Araujo, Ana Lucia (éd.). 2012. *Politics of Memory: Making Slavery Visible in the Public Sphere*. New York et Londres, Routledge.
- Ben Tovim Gideon, John Gabriel, Ian Law et Kathleen Stredder. 1986. *The Local Politics of Race*. Basingstoke, Macmillan.
- Bleich, Erik. 2003. *Race Politics in Britain and France. Ideas and Policymaking since the 1960s*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Carvill, Jennifer. 2007. « Uncomfortable truths. British Museums and the Legacies of Slavery in the Bicentenary Year », publié en ligne : <http://www.fihm.org/resources.html>
- Célius, Carlo Avierl. 1998. « L'esclavage au musée. Récit d'un refoulement », *L'Homme*, vol. 38, n° 145 : 249-261.
- Chivallon, Christine. 2005. « L'émergence récente de la mémoire de l'esclavage dans l'espace public : enjeux et significations ». *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, n° 52, 4bis : 64-81.
- Costello, Ray. 2001. *Black Liverpool: The Early History of Britain's Oldest Black Community 1730-1918*. Liverpool, Picton Press.
- Cubitt, Geoffrey. 2009. « Bringing it Home : Making Local Meaning in 2007 Bicentenary Exhibitions », *Slavery and Abolition*, vol. 30, n° 2 : 259-275.
- Cubitt, Geoffrey. 2010. « Lines of resistance: evoking and configuring the theme of resistance in museum displays in Britain around the bicentenary of 1807 », *Museum and society*, vol. 8, n° 3 : 143-164.

- De L'Estoile, 2007, « L'oubli de l'héritage colonial », *Le débat*, n°147 : 91-99
- De L'Estoile, Benoît. 2010 [2007]. *Le goût des autres. De l'exposition coloniale aux arts premiers*. Paris, Flammarion.
- Department for Culture Media and Sports. 2000. *Centres for Social Change : Museums, Galleries and Archives for All, Policy guidance on Social Inclusion for DCMS Funded and Local Authority Museums, Galleries and Archives in England*. Londres, DCMS.
- Department for Culture Media and Sports. 2006. *Reflecting on the past and looking to the Future*. Londres, Home Office.
- Frost Diane. 1999. *Work and Community among West African Migrant Workers since the Nineteenth Century*, Liverpool, Liverpool University Press.
- Fryer, Peter. 1984. *Staying Power: The History of Black People in Britain*. Londres, Pluto Press.
- Garbaye, Romain. 2008. « Vers la fin du multiculturalisme ? Eléments de réflexion sur les débats britanniques après 2005 », *Observatoire de la société britannique*, n° 5.
- Gifford, Tony, Wally Brown et Ruth Bunday. 1989. *Loosen the Shackles. First Report on the Liverpool 8 Inquiry into Race Relations in Liverpool*. Londres, Karia Press.
- Gilroy, Paul. 2003 [1995] *L'Atlantique noire : Modernité et double conscience*. Paris, L'Eclat (éd. orig. *The Black Atlantic: Modernity and Double Consciousness*. Londres, Verso).
- Hooper-Greenhill, Eilean (éd.). 1994. *The educational role of the museum*. London, Routledge.
- Kavanagh, Gaynor (dir.). 1994. *Museum Provision and Professionalism*. Londres, Routledge.
- Knowles, Loraine. 1990. « The Merseyside Museum of Labour History », *Journal of the Social History Curators Group*, n° 18 : 9-11.
- Knowles, Loraine et Marij Van Helmond. 1991. « Staying Power », *Museums Journal*, avril 1991.
- Kowaleski Wallace, Elizabeth. 2006. *The British Slave Trade and Public Memory*. New York, Columbia University Press.
- Kowaleski Wallace, Beth. 2009. « Uncomfortable Commemorations », *History Workshop Journal*, n° 68 : 223-233.
- Luke, Timothy. 2002. *Museum Politics. Power Plays at the Exhibition*. Minneapolis, University of Minnesota Press.
- Liverpool Black Caucus. 1986. *The Racial Politics of Militant in Liverpool: the Black Community's struggle for Participation in Local Politics 1980-1986*. Liverpool, Merseyside Area Profile Group and Runnymede Trust.
- Lynch, Bernadette. 2007. « As the Bicentenary of the Slave Trade Draws to its end, What has Been Achieved in Terms of New Working Practices ». *Museums Journal*, n° 107/12, Vol. 19.
- MacDonald, Sharon. 2009. « Unsettling Memories. Intervention and Controversy over Difficult Public Heritage » in Marta Anico et Elsa Peralta (éd.). *Heritage and Identity*. Londres, Routledge : 93-104
- Mehmood, Tariq. « Trophies of Plunder », *Museums Journal*, septembre 1990.
- Nassy Brown, Jacqueline. 2005. *Dropping Anchor, Setting Sail: Geographies of Race in Black Liverpool*. Princeton, Princeton University Press.
- Oldfield, John. 2007. « *Chords of Freedom* ». *Commemoration, ritual, and British transatlantic slavery*. Manchester, Manchester University Press.
- Paton, Diana. 2009. « Interpreting the Bicentenary in Britain ». *Slavery and Abolition*, vol. 30, n° 2 : 277-289.
- Poulot, Dominique. 2008. « Musées et guerres de mémoires : pédagogie et frustration mémorielle » in Pascal Blanchard et Isabelle Veyrat-Masson (éd.). *Les guerres de mémoire. La France et son histoire*. Paris, La Découverte : 230 -240.

- Richardson, David, Anthony Tibbles et Suzanne Schwarz (eds). 2010. *Liverpool and Transatlantic Slavery*. Liverpool, Liverpool University Press.
- Ross, Max. 2004. "Interpreting the new museology", *Museum and society*, vol. 2, n° 2 : 84-103.
- Seaton, A.V. 2001. « Sources of Slavery – Destinations of Slavery: The Silence and Disclosures of Slavery Heritage in the UK and US », in Grahan Dann et A. V. Seaton, *Slavery, Contested Heritage and Thanatourism*, Londres, The Haworth Press.
- Simpson, Moira. 1996. *Making representations. Museums in the Post-Colonial Era*. Londres, Routledge.
- Small, Stephen. 1991. « Racialised relations in Liverpool:a contemporary anomaly », *New Community*, 17, 4 : 511-537.
- Small, Stephen. 2011. « Slavery, Colonialism and Museums Representations in Great Britain. Old and New Circuits of Migration », *Human Architecture: Journal of the Sociology of Self-Knowledge*, vol. 9, n° 4 : 117-128.
- Smith, Laurajane, Geoffrey Cubitt et Kalliopi Fouseki (éd.). 2011. *Representing Enslavement and Abolition in Museums: Ambiguous Engagements*, Florence, Routledge.
- Thiesse, Anne-Marie. 2010. « L'Histoire de France en musée », *Raisons politiques*, vol. 37, n°1 : 103-117.
- Tibbles, Anthony. 1996. « Against human dignity: the development of the Transatlantic Slavery Gallery at Merseyside Maritime Museum », in Adrian Jarvis, Roger Knight et Michael Stammers (éd.), *Proceedings of the IXth International Congress of Maritime Museums*. Liverpool, Merseyside Maritime Museum.
- Van Helmond, Marij et Donna Palmer. 1991. *Staying power: Black presence in Liverpool*. Liverpool, National Museum & Galleries on Merseyside.
- Wahnich, Sophie. 2007. « Transmettre l'effroi, penser la terreur », *Gradhiva*, n° 5 : 26-35.
- Waterton, Emma, Laurajane Smith, Ross Wilson et Kalliopi Fouseki. 2010. « Forgetting to heal. Remembering the abolition act of 1807 », *European Journal of English Studies*, vol. 14, n° 1 : 23-36.
- Weil, Stephen. 1997. « Museums in the United States: The Paradox of Privately Governed Public Institutions », *Museum Management and Curatorship*, vol. 15, n° 3 : 249-257.
- Weil, Stephen. 1999. « From Being about Something to Being for Somebody: The Ongoing Transformation of the American Museum », *Daedalus*, vol. 128, n°3 : 229-258.

W

i

l

s

o

n

,

R

o

s

s

.

2

0

1

0

24 .

«

R